

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 20

Artikel: Folklore
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219527>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LETTRE DE LA MI-MAI

LE soleil de mai nous tient rigueur ; il est à se chicaner avec messieurs les Saints de glace, ensorte que nous subissons averses, coups de vents froids, alternant suivant l'humeur de ces personnages. Cependant, il a daigné nous accompagner à la Pontaise, un matin pour la remise du drapeau au bataillon de recrues.

La troupe est massée devant la caserne : visagés juvéniles, rasés, donnant l'impression d'une jeunesse saine : soldats de l'infanterie habillés de neuf, casqués ; mitrailleurs robustes tenant en mains leurs mulets dociles.

Rangée par section, elle est venue prendre place sur la pelouse ; le major à cheval s'est placé face au front et le capitaine-instructeur a commandé le garde-à-vous.

Chaque recrue a vécu cette cérémonie de la remise du drapeau ; elle est donc bien connue ; elle n'en est pas moins toujours grande de beauté et impressionnante.

Voici le salut au drapeau, sonné par la musique, le drapeau, apparaît et passe devant le front.

Un public nombreux contemple cette scène ; les têtes se découvrent sur le passage du drapeau.

Beaucoup d'enfants sont là, des classes mêmes, entières, et c'est une excellente éducation patriotique à donner aux enfants en les faisant assister à ces instants émouvants.

Quels sentiments agitent les jeunes hommes qui désormais sont des soldats ? Sentent-ils que ce drapeau incarne la patrie, et pour eux, la patrie, c'est le sol familial, c'est la maison paternelle, c'est le foyer où ils ont grandi.

Quand le drapeau a pris place au centre, encadré de sa garde, le capitaine parle aux soldats. Il le fait comme il faut le faire, il dit les mots qu'il faut dire, il rappelle la veillée des armes de la grande guerre, déjà lointaine, alors que les armes partaient dans l'incertitude du sort réservé à notre patrie.

Puis le bataillon, dans un ordre remarquable se forme en colonne et descend en ville.

Dans les rues, la foule est dense, on sort pour voir passer les soldats : sur la pelouse, devant la caserne il n'y avait rien que de naturel que les spectateurs se découvrisse, car là, ceux qui étaient présents ne pouvaient qu'être sympathiques à ce spectacle pour y être venus, tandis que dans la rue, c'étaient l'habitant, le passant que le hasard amenait sur le parcours de la troupe.

Là encore, vieux et jeunes ont salué le drapeau suisse avec un ensemble dont la vue a réjoui les patriotes ; bien rares ont été les réfractaires, bien rare le visage farouche considérant avec colère ce déploiement militaire et bien rare celui qui d'un geste rageur et têtu affirmait sa casquette de drap sur sa tête.

Il faut retourner un certain nombre d'années en arrière pour se rappeler le colonel de Salis, instructeur à Colombier.

Il fut un vrai soldat à l'âme poétique ; Grison, parlant le romanche, il ne sut jamais parfaitement ni le français, ni l'allemand, langues dans lesquelles il s'exprimait de façon fort originale.

Les mots qu'il n'avait jamais retenus et qu'il

faisait au gré de sa fantaisie, ont longtemps amusé ses camarades et les soldats mêmes.

Le distingué colonel de Zurich portait toujours sur lui, un petit carnet où il avait noté les plus divertissants.

Un jour, c'était par un temps magnifique, la troupe travaillait à Planeyse devant le panorama unique où le lac et les Alpes frappent par la majesté de leur grandeur, les plus indifférents.

Le colonel de Salis fait ranger les hommes face à ce spectacle et s'avancant sur son cheval, il leur dit, montrant le tableau resplendissant :

— Soldats, en face de cette belle panorama il n'y a que le fusil !

Et les soldats ont compris ; ils ont compris que ce beau pays qui est le nôtre, il faut que tout citoyen se tienne prêt à le défendre, le fusil à la main.

Mme David Perret.



LA MÈRE JEREMIE

TA mère Jérémie étai onna boüna vilhie cocardière que pouâve bin avâi dôù iâdzo quarante an. Et avoué cein brava dzein, vêva dza du grantenet, que feñolâve pas quand dèvesâve, mä desâi lè z'affére quemet lè pensâve.

On coup, ie va tantqu'à la cura po racontâ à madama la menistre lè novi dâo velâdz. Stasse po lâi fêre plîesi lâi bâille on verrô de crâno vin, dâo meillâo, à vo fêre veni l'iguie âi potte, dâo dize-nâo de pè lo Dézalâ.

— Quemet le trovâ-vo, stisse ?

— Quaisi-vo ! madama la menistre ! que lâi répond la mère Jérémie, quand bâivo cosse, l'è tant bon que mè scimblie que mè remâryo !

* * *

Sta mima mère Jérémie menâve on dzo sa tchivra âo bocan. Fasâi onna crâmena à vo dzalâ dâo chenique dein l'estoma. Po ne pas que sa tchivra l'ausse trâo frâi, lâi avâi betâ su la rita on motchâo plîeli ein cárro et lo lâi avâi liettâ dinse avoué dâi bretâlle à son hommo. La câbra châotâve, châotâve et lo motchâo de lanna fasâi dâi prevolâie à tsesi. Adan, la boüna mère Jérémie lâi desâi :

— Ne dzehye pas trâo, ma galéza ! Tsoûye-tè bin que lo motchâo ne tsise pas po que tè pouesse gardâ tôtâ ta chaleu po ton amoûairâo !

* * *

Lo premi coup que la mère Jérémie l'è zuva ein tsemin de fê, quand l'a étâ setâi l'a vu que l'allâve à la recoulletta. L'a adan tsandzi de plîeli pe allâ ein devant.

— Cein vo va pas d'itre menâve dinse à recoulon ? que lâi fâ quaucou.

— Oh ! pas pi, Monsu. Mâ, vâide-vo, n'âmo pas verâ la rita âi tsevau !

* * *

La mère Jérémie avâi z'u mau âi deint et son bâiu fe l'avâi voliu que vigné sè la fêre traire pè Lozena vê ion de cllião tré-martî que lâi diant

dâi dentiste américain. Cllião coo vo fant châotâ lè deint ein onna menuta sein qu'on s'ein apêçâi. La mère Jérémie n'a rein acheintu, pas pi onna brequa. Sa deint s'e trovâie via et se n'avâi pas z'u lo mor einsagnolâ on bocon, n'ârai jamé voliu crêre que l'étai tréssa. Mâ, quand l'a faluu payi, et que cein cotâve quattro franc, la mère Jérémie fâ dinse âo trossé-mâchoire :

— Quattro franc ! T'einlevâi pi ! Et cein n'a pas doûra pi lo temps que ma tchivra met à pessi ! Quattro franc po onna menuta ? L'è tchê tot parâi. L'è onna vergogne. Tsî no po cinquantâ ceintimo, lo martsau no tsrèye demî-hâora pè la fordze !

Marc à Louis.

Une leçon ! — Le papa de Toto lui dit pour le stimuler :

— De mon temps au collège, j'e. raflaiss tous les prix !

Et Toto de répondre :

— Aujourd'hui, on est meilleurs camarades !

Un facétieux président de tribunal. — L'avocat :

— Mais, Monsieur le président, vous voyez bien que c'est un crétin !

Le président : — Vous oubliez, Monsieur le défenseur, que les crétins sont des hommes comme vous et moi.

FOLKLORE

TES Archives suisses des traditions populaires, publient dans le 4^e cahier du tome XXV des notes de folklore concernant le Jura bernois. Nous en publions les extraits ci-dessous. Elles intéresseront d'autant plus nos lecteurs vaudois que presque toutes les croyances populaires que signale l'auteur, M. Jules Surdez, instituteur aux Bois, ont eu, dans notre pays, une grande vogue. Elles sont, du reste, bien loin d'avoir disparu.

Médecine populaire. Divers moyens pour faire disparaître les verrues.

1. Laver les verrues avec l'écume d'eau courante.

2. Frotter les verrues avec une pomme de terre coupée en deux ; aller se promener et jeter loin la pomme de terre. Rentrer par un autre chemin. Quand les corbeaux auront mangé la pomme de terre, les verrues auront disparu.

3. Frotter les verrues avec une limace jaune (ou grise), enfoncer la limace sur une épine ; quand la limace sera sèche, les verrues auront disparu.

4. Fendre les verrues, les frotter avec du lard. Mettre le lard dans un mur ; quand le lard aura disparu, les verrues disparaîtront.

5. Faire à un bout de laine autant de noeuds qu'on a de verrues ; placer la ficelle dans le cercueil d'un mort.

7. Ecraser des oignons sur les verrues.

8. On frotte les verrues au moment où une étoile « se mouche » en disant : Verrue, va-t-en !

Contre les taches de rousseur. — 1. Se laver avec de l'urine.

2. Se laver avec de la rosée de mai.

3. Se laver avec du lait de jument.

Contre les brûlures. — On les frotte : 1. avec des crottes de chèvre. 2. avec de la terre mouillée. 3. avec de la farine délayée dans de l'eau.

Contre les engelures. — 1. Les frotter avec des fraises. 2. Courir dans la neige. 3. Les frotter avec de la graisse de chien ou de chèvre.

Contre les vers intestinaux. — Manger des aux.

Contre les oreillons. — Attacher de la laine de

mouton non lavée extérieurement au coin des mâchoires.

Contre le point de côté. — Cracher sous une pierre.
Contre le hoquet. — Dire: J'ai le hoquet, Dieu me l'a fait; vive Jésus, je ne l'ai plus!

Contre la saignement de nez. — Placer une pierre froide sur la nuque.

Météorologie. — Signes de pluie.

Quand le seuil des portes est humide (ou les escaliers).

Quand la fumée traîne sur le sol.

Quand les sacs de sel sont humides.

Quand les cordes des cloches se raidissent.

Quand les éviers, le séchoir sentent mauvais.

Quand il y a des fourmis dans la maison.

Quand les hirondelles volent bas.

Quand on voit courir les souris dans les champs.

Quand les moineaux, les poules se roulement dans la poussière.

Quand il n'y a pas de rosée le matin.

Quand les taupeaux « poussent » leurs taupinières.

Quand les poules se grattent sous les ailes.

Quand les limaces descendent une pente rapide.

Quand les rhumatismes font souffrir.

Quand les truites « mouchent » (sortent de l'eau pour happen les insectes).

Quand les lombrics se traînent sur le sol.

Quand les vaches « retiennent » leur lait (c'est-à-dire en donnent moins que d'habitude).

Quand les truies mordent leurs petits.

Quand les chevaux mordent le bois du râtelier dans l'écurie.

Croyances relatives aux animaux. — Souris. —

Quand les souris mangent du liège elles périssent.

Coucou. — Si l'on a de l'argent dans sa poche quand on entend chanter le coucou pour la première fois au printemps, on en aura toute l'année.

Araignée. — Araignée du matin, chagrin. — Araignée du midi, dépit (appétit, plaisir). — Araignée du soir, espoir (désespoir).

Orvet. — L'orvet est aveugle.

Crapaud. — Les crapauds peuvent attirer les oiseaux pour les dévorer en les fascinant. Ils peuvent projeter du venin.

Abeilles. — Quand un membre de la famille meurt, il faut en informer les abeilles sinon les essaïms périssent.

Coccinelle. — Quand les enfants attrapent une coccinelle, ils la placent sur leur main et répètent jusqu'à ce que l'insecte s'enfonce: « Berberate, berberate, vau dire à bon Due le bête temps demain ».

Perce-oreille. — Cet insecte fait la terreur des campagnards. Ils croient qu'il s'introduit dans l'oreille et qu'il perce le tympan à l'aide de ses pinces.

Le dairi. — Aux étrangers venant habiter la région, on se fait une joie de leur faire chasser le « dairi » (animal imaginaire). Par une soirée exceptionnellement froide, on poste le patient, un sac en mains, au milieu des bois; puis, feignant d'aller rabatter ce rarissime gibier, on s'enfuit au village.

Croyances diverses. — Bourdonnements d'oreille. Quand on a des bourdonnements d'oreille, on dit: Oreille droite, bonne disette; oreille gauche, mauvaise disette.

— Quand l'oreille gauche « sonne », c'est qu'on dit du mal de nous, quand c'est l'oreille droite, on dit du bien.

— Quand l'oreille gauche « sonne », y mettre le doigt et le mordre ensuite, la personne qui dit du mal de nous se mordra la langue.

Ongles. — Il ne faut pas couper les ongles aux enfants, cela les fait devenir voleurs.

— Ne pas se couper les ongles, les jours qui ont des « r » (c'est-à-dire le mardi, le mercredi, le vendredi) sinon il vient des « arpions » (peau soulevée) près des ongles.

— Avoir les ongles plus longs que larges est un signe de bonheur.

Rides de la main. — Si les trois rides affectent la forme d'un M., signe de malheur, si elles forment un H signe de bonheur.

— Si la première grande ligne est longue, on aura beaucoup d'argent, si celle de droite est longue on aura un grand amour.

Présages divers. — Quand le tablier d'une jeune fille se détache, c'est préuve que son bon ami pense à elle.

— Quand le cordon de notre soulier se détache, c'est signe que quelqu'un pense à nous.

— Quand, à l'écurie, toutes les bêtes sont couchées du même côté, c'est signe de visite.

— Quand le chat se lave, c'est signe qu'on aura une visite.

— Si un morceau de pain tombe dans la tasse, c'est préuve qu'on recevra des nouvelles (lettre, paquet).

Signes de malheur. — Renverser la salière un vendredi. — Briser un verre. — Quand la première personne rencontrée le matin est une vieille femme. —

Quand un lièvre croise notre chemin. — En fanant, quand on laisse tomber son outil, on dit qu'on a perdu sa journée. — Quand la chouette crie près de l'habitation. — Quand on aperçoit deux objets posés en croix.

Signes de mort. — Si quelqu'un est mis en bière le dimanche, il meurt quelqu'un pendant la semaine.

— Si, dans un cortège funèbre, notre soulier se détache plusieurs fois, c'est signe que nous mourrons tous peu.

— Si la marraine est enceinte lors du baptême, son filleul mourra prématurément.

— Quand les corbeaux croassent ou que les pies jacassent près de notre habitation.

— Quand les corbeaux se perchent sur la cheminée ou sur la croix du cimetière.

— Quand certaines fleurs cultivées fleurissent, c'est signe de mort.

— Quand un essaim d'abeilles meurt, il mourra quelqu'un dans la maison.

— Quand un oiseau vient heurter à la fenêtre.

— Quand on trouve deux fétus de paille disposés en croix.

— Si, pendant qu'on sonne la messe à l'élévation, l'heure sonne en même temps au clocher, il meurt quelqu'un dans le courant de la semaine.

VIEILLE CHANSON, TOUJOURS JOLIE

*Petit enfant, j'aimais d'un amour tendre
Ma mère et Dieu, saintes affections ;
Puis mon amour aux fleurs se fit entendre,
Comme aux oiseaux et comme aux papillons
J'aimai d'amour jusqu'au soleil superbe,
J'aimai la brise aux chants harmonieux,
Le vers luisant, cette étoile de l'herbe,
L'étoile d'or, ce ver luisant des cieux.*

Refrain :

*C'est l'amour qui dore de reflets joyeux
Le cœur jeune encor, tout cœur, jeune et vieux,
Ceux-là sont heureux qui sont amoureux
Et sous l'œil de Dieu s'en vont deux par deux.*

*Un peu plus tard, je jurai que ma vie
Appartiendrait à mon premier amour,
Puis je connus l'amour de la Patrie
Et l'amitié dans mon cœur eut son tour.
Plus tard encor, j'aimais toutes les femmes,
Et tous les arts et toutes les grandeurs ;
J'aurais juré qu'en moi brûlaient dix âmes,
J'aurais juré qu'en moi battaient dix coeurs.
(Refrain).*

*Homme, à la fin, j'eus cet amour austère,
Amour sacré, même aux folles amours,
Que devant Dieu, dans un serment sincère
Avec son nom l'on donne pour toujours.
Dieu m'envoya des enfants nés pour plaisir,
Ils m'ont quitté car l'amour les surprit.
Je les tenais de l'amour de leur mère,
Et puis un jour l'amour me les reprit.
(Refrain).*

*Et maintenant, au bout de ma carrière,
J'adore encor ma femme en cheveux blancs,
Et je revois mes amours de naguère
Chez les enfants de mes petits enfants.
J'aime avec foi la Terre d'espérance
Que Dieu promet au voyageur rendu.
Et plein d'amour pour la nature immense,
Je m'en irai comme je suis venu.
(Refrain).*

Henry Ford. — Une vie, une œuvre, un caractère, par Adolphe Saager. — Éditeurs: Hallwag S.-A., Berne. Prix : broché fr. 4,80, relié fr. 6.—

La plupart des gens ne connaissent d'**H. Ford** que ses automobiles, et sa richesse. Or cet homme est peut-être le représentant le plus puissant de la nouvelle conception sociale en train de conquérir le monde. Par là, il mérite d'être connu de tous ceux qui, à côté de leur profession, cultivent les idées générales. L'écrivain suisse Adolphe Saager, qui dans ses propres œuvres tend toujours à grouper les isolés, à réconcilier individus et classes, campe Ford, et son action, de la façon la plus consciente comme la plus adroite. Il nous montre le développement de ce fils de la nature, qui, de jeune paysan inventif, puis d'ingénieur obstiné, est devenu le fabricant à succès que l'on sait : homme d'affaires, réformateur pratique, passé de débuts obscurs non seulement à des entreprises gigantesques et à une richesse qui ne l'est pas moins, mais donnant une impulsion puissante à la vie des sociétés humaines. L'auteur nous

donne les sentences essentielles de Ford sur le capital et le travail, la question ouvrière, et celle des salaires, la question juive, l'entraide, l'avenir de l'agriculture américaine, la bienfaisance et le paupérisme, le progrès général et individuel. Henry Ford nous apparaît ainsi comme le type du néo-Américain tel que l'ont prédit Emerson et Whitman : L'Américain dont l'esprit positif se fonde non seulement sur la théorie, mis sur la pratique la plus convaincante.

CEUX DE 1865

NEST-CE pas Montaigne qui disait : « Il n'est homme si décrépié qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps tant qu'il ne voit Mathusalem devant lui ! » Au demeurant, ceux de 1865, notamment ceux d'entre eux qui mettront leur habits de fête le 21 juin prochain, ne sont pas « décrépiés » du tout, tant s'en faut. Ils ont toujours l'œil vif, la démarche aussi assurée qu'élastique, le geste juvénile et le cœur rose et frais. Partant, ils sont assurément dans leur droit, s'ils se sentent tous encore jeunes de cette jeunesse qui ne doute de rien. N'ont-ils pas, du reste, chacun trois fois vingt ans dans le corps, pour parler comme Montaigne et n'y a-t-il pas là matière à une renaissance, sinon physique du moins psychique ? Vingt ans ! qu'ils soient simples, doubles ou triples, c'est partout et toujours l'évocation du point culminant de l'aurore de la vie, de la jeunesse dans son premier élan, c'est aussi le cœur qui bat le rappel, c'est en tout lieu le don de soi-même aux plus grands espoirs, aux plus nobles ambitions.

Vingt ans ! Rose qui s'ouvre ! O, magie des mots auréolés, éternel souffle de vie, tu redores les blasons défraîchis, tu ranimes les corps engourdis, tu réveilles les âmes endormies et tu nous procures à tous le reflet bienfaisant des choses qui ne sont plus.

Laissons le vent de la vie et ses orages décolorer nos rêves empourprés et effeuiller la couronne de pétales des fleurs créées par nos premiers vingt ans, le souvenir survit néanmoins et plus tard le cœur jamais lassé se prend, quand il y est sollicité, à chanter derechef le ciel bleu, les clairs de lune, les tonnelles embaumées, les haies de roses entrelacées, le lac azuré, les montagnes aux horizons infinis, ainsi que les amours dans les sentiers fleuris. C'est dans ces sentiments que ceux de 1865 ont convoqué le ban et l'arrière-ban des membres de leur fraternité association pour fêter dignement le 21 juin prochain l'avènement de cette troisième jeunesse qui ne sera pas, je vous assure, moins reconfortante que celles qui l'ont précédée. Débarrassé de tout ballast inutile et de la fièvre que laissent les désirs inassouvis, ce nouveau printemps, empreint de vraie philosophie, gagnera en profondeur ce qu'il perdra en fanfaronnades et éclat extérieur, car avec l'âge, malgré une triple ration de vingt ans, la sève avertie par l'expérience se réfugie de préférence dans ce qui dure, dans les racines cachées par exemple et non plus dans le mobile et châtoyant feuillage, ce dehors si fragile que l'arrière-aubonne intrasigant et ennemi du factice abat d'un seul coup de vent.

Jean Doron.

Un miser scrupuleux. — A l'auberge, la municipalité fait miser quelques sapins encore debouts dans la forêt.

Le crieur :

— Deux beaux sapins.

Un miser éventuel :

— Comment sont-ils ces sapins ?

Le crieur, après réflexion :

— Il y en a un qui est un peu plus petit que l'autre.

Le miser :

— Enfin, voyons... Eh bien, où sont-ils ces sapins ?

Le crieur, après nouvelle réflexion :

— Ils sont tout près l'un de l'autre.

A la réflexion du membre du jury, ce gamin de quatre ans, répond immédiatement :

— M'sieur, c'est pas extraordinaire que mon petit frère ait de si jolis yeux... Y sont tout neufs.